

Un jour meurt

Quelques derniers rayons s'attardent aux sommets,
Au bord de l'horizon se découpent les chênes,
Le soleil va quitter notre monde et ses feines,
Il ne laisse bientôt que de fuyants reflets,
Puis son or s'affaiblit sur la forêt prochaine.

Mais tout au fond du val règne presque la nuit.
Le ruisseau redit sa chanson monotone,
Il fuit légèrement tout près de l'anémone.
Ces bords ne vivent plus que de ce petit bruit,
De cette seule voix de l'onde qui frissonne.

L'ombre mystérieuse a fait cacher l'oiseau,
Il se tapis, craintif, dans le sein du feuillage.
Que de drames pour lui dans le hallier sauvage.
Les monstres de la nuit resserrent leur réseau,
Et sur l'oisillon pèse un sinistre présage.

Éole, on ne sait où, paraît s'être endormi,
La brise est suspendue en l'éther invisible,
La brume, lentement, gagne ce lieu paisible.
Le silence grandit dans un calme infini,
Et l'ombre étend encor sa marche irrésistible.

On ne voit des hauteurs plus qu'un vague contour
Et, tout là-haut, s'allume une première étoile
Pendant que notre terre est saisie en un voile,
Les feux du ciel noirci remplacent ceux du jour...
Tout s'endort entouré de l'impalpable toile.